

Ne vô trompâ pas, assebin

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 7

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

journal, si elle diffère de la sienne propre, ne pèse pas lourd dans la balance de sa pédagogie jugeote. D'ailleurs, il ne cache pas ses actes et, le soir, à la *Croix fédérale*, en dépit du syndic silencieux et de l'assesseur, très discipliné en politique, il explique son vote et le soutient. Les gros bonnets branlent la tête. Ils n'osent pas le contredire. Ils n'osent l'appuyer. Ils le trouvent audacieux et se demandent si, en haut lieu, cette indépendance, intermittente et occasionnelle, ne paraît pas légèrement subversive.

Par exemple, une circonstance de sa vie civile, où M. le régent devient, à son tour, silencieux et prudent, c'est lorsqu'il s'agit d'élire un concitoyen à quelque fonction constitutionnelle. Il garde alors son secret pour lui. Il redevient le paysan vaudois circonspect et rusé. Il ne dit mot. Il écoute. Il approuve l'éloge du candidat radical; il sourit à l'éloge du candidat libéral. Il parle par sous-entendus.

- Oui.
- C'est bien sûr.
- Evidemment.
- Un excellent homme.
- Travailleur.
- Ferait un bon député.

Et puis, comme conclusion, il pense; « Le crayon aura le dernier mot », et il sait depuis longtemps quel nom ce crayon biffera sur la liste ou écrira en marge. D'ailleurs, ses amis le suivent. Ils comprennent à demi-mot et je me suis laissé dire que cette tactique paisible amenait au candidat par lui préconisé et dont il ne parle guère, un nombre d'électeurs plus considérable que la faconde bruyante de l'assesseur.

M. le régent est-il aimé de ses élèves? Je le crois. Dans tous les cas, il en est craint. Non qu'il soit brutal, mais il a gardé de ses débuts l'habitude de réprimer un peu rudement les tentatives d'insolente émancipation et les paresseuses en apparence incurables. Une taloche de temps en temps impose quelque respect à la gent écolière, laquelle, à notre époque, semble, peu à peu, perdre ce sentiment. Ou bien il secoue par le bras l'élève récalcitrant. C'est ce que le fils au syndic appelle « faire au prunier ». Ce sont là, d'ailleurs, tous les « gestes » que se permet M. Raidillon. Personne ne songe à s'en plaindre, car ce vieux régent, auquel les méthodes éducatrices modernes inspirent quelque dédain, fait d'excellents élèves. Il n'a pas adopté la méthode de certains instituteurs qui « poussent » les uns et laissent les autres mijoter à leurs places comme une daube dans le caquelon.

— Vois-tu, me disait-il un jour en buvant demi de vieux au *Laboureur*, vois-tu, quand on me parle d'égalité sociale, je réponds: inégalité d'instruction, voilà la cause. Entends-moi. Il ne s'agit pas de lancer tous ces gaillards (il désignait ses élèves se bousculant sur la place devant la pinte) dans les hautes études. Ah! non! mais simplement d'arriver à leur donner à tous, sauf des différences causées par les intelligences, une instruction primaire à peu près égale. Et c'est pourquoi je m'occupe de tous sans distinction. Au contraire, « poussons » les moindres, car les capables n'ont pas besoin d'être poussés, ils vont seuls, ils ne demandent qu'à être guidés. C'est une bicyclette à la descente; pas besoin de pédaler; diriger, tout simplement.... Voilà ma méthode: aider les faibles, conduire les forts... Qu'en dis-tu?

Je n'ai rien dit, mais j'ai pensé:

— Pour un homme qui déteste les socialistes, notre régent a des idées bien égalitaires. On ne saurait trop l'en féliciter.

LE PÈRE GRISE.

Ça mousse! — Samedi dernier, nous annoncions que le fonds du *Monument Juste Olivier* s'était augmenté de deux dons, qui en portaient à fr. 878 le montant. Dès lors, nous avons encore reçu:

Produit d'une collecte faite, sur l'initiative de M. le pasteur Béranger, à l'issue de l'intéressante conférence donnée, dimanche, à Mézières, par MM. Savary et Tissot, instituteurs, avec le concours de la société de chant « L'Espérance ». . . Fr. 45 —
De M. Gétaz, rédacteur de la *Feuille d'Avis de Vevey* . . . » 5 —
De Mme Sutter-Mercier, Lausanne . . . » 5 —
De M. Elie Jaccard, Lausanne . . . » 5 —

Total . . . Fr. 60 —

Le montant du fonds atteint donc actuellement fr. 938.

Encore un petit effort pour arriver à mille francs. Le premier mille trouvé, les autres viendront tout seuls. C'est toujours comme ça.

Le comité du *Monument Juste Olivier* est constitué. Il se réunira très prochainement et arrêtera la liste définitive de ses membres. Nous la publierons en temps et lieu.

Evocation.

Quand l'hiver nous emprisonne
Auprès du feu qu'on tisonne,
Lorsqu'il neige et que le vent
S'essouffle à vouloir éteindre
Sur la vitre qu'il fait geindre
Son reflet doux et vivant,

Qu'on est bien, devant la braise
A rêver, tout à son aise,
Les yeux à demi fermés!
Pendant que le corps sommeille,
L'âme fuit, légère abeille,
Vers les souvenirs aimés.

C'est alors qu'on se rappelle
Combien la montagne est belle
Sous le ciel bleu de l'été;
Dans la flamme qui voltige
On voit passer, ô prodige!
Tout un monde regretté:

Des vallons et des prairies,
De longues pentes fleuries,
Jusqu'au bord des frais ruisseaux,
Des chalets dans la verdure,
Des sapins, sombre parure,
Autour des rians coteaux.

C'est un vaste pâturage
En plein soleil, sans ombrage,
Avec des fleurs à foison
Et de grands troupeaux de vaches,
Egrenés comme des taches
Sur le velours du gazon.

Plus haut, le glacier déroule,
Fleuve de cristal, sa houle
De replis et de ressauts,
Ses larges vagues de glace
Soulevant, de place en place,
Des rochers comme vaisseaux!

Ce sont encor les ravines,
Les éboulis, ces ruines,
Au pied des escarpements,
Et les « tours » et les « murailles »,
Eternels champs de batailles
De l'Alpe et des éléments;

Les arêtes découpées
Qui de leurs dents, ces épées,
Menacent, monstres en rangs,
Les nuages, ces chimères,
Dont les formes éphémères
Passent en troupeaux errants.

C'est enfin la splendeur même
De la montagne qu'on aime:
Les neiges de son front pur,
La cime fière et tranquille
Qui surgit, blanche presqu'île
De la Terre dans l'Azur!

T. RITTENER.

Respect des croyances. — Dans une ville de la Suisse où les deux communions sont chrétiennement établies — raconte le doyen

Bridel — un curé disait à un ministre réformé:

— Monsieur le pasteur, j'ai à me plaindre de vous.

— Et de quoi, je vous prie?

— Vous ne me saluez jamais quand je vous rencontre dans la rue.

— Mais en vous saluant, monsieur le curé je vous désobéirais.

— Comment donc?

— En chaire et dans la conversation, ne nous avez-vous pas dit cent fois: Hors de l'Eglise point de salut?

Vingt pour un. — Une femme des Alpes vaudoises — c'est encore une anecdote du bon doyen — vint chez le pasteur de la paroisse se plaindre de son mari. Elle lui exposa très longuement tous ses griefs.

Le pasteur exhorta la brave femme au support mutuel, sans lequel point de paix dans le ménage. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ne savez-vous pas que les deux ne seront qu'un.

— Ah! mon révérend pasteur, je voudrais que vous nous entendissiez, quand nous nous querellons, mon homme et moi; vous croiriez que nous sommes vingt.

Encore quatre. — Les représentations données jusqu'ici par *La Muse* ont confirmé tout le bien que, d'avance, on disait du *Morgarten* de Virgile Rossel, des décors de Turrian et de l'interprétation.

D'abord, la pièce n'est pas longue, qualité rare, autant que précieuse. Si l'action y manque un peu, c'est la faute du sujet et non de l'auteur, qui a compensé ce défaut par un souffle poétique élevé et puissant, auquel cèdent les moins enthousiastes.

Les décors sont fort beaux. Des professionnels y trouveront peut-être sujet à quelques critiques de détail, mais la conception générale nous en paraît des plus heureuses. L'impressionisme en peinture, si discuté ailleurs, est, au théâtre, d'un effet tout autre. Dans *Morgarten*, les décors de Turrian font corps avec l'action.

L'interprétation est, de l'avis de tous, excellente. Les amateurs consciencieux que possède *La Muse* ont été très applaudis. Il faut citer tout particulièrement MM. Morax et Huguenin, qui remplissent, de façon remarquable, les deux rôles principaux.

Les quatre dernières représentations auront lieu aujourd'hui, samedi, et demain, dimanche, en matinée et le soir.

Ne vo trompâ pas, assebin.

N'è pas rein que per tsi no que lè pridzo n'sant pas adi pliein de mondo quemet on fornet que l'è bourâ de bou ein hivé quand l'è cramene défro. Dite-vâi rein et accutâde stasse.

Louis âo Grand êtâi z'u appreindra à talema tsi dein lo fin fond dâi z'Allemagne, pè Munchanstin que crâyo. Sa mère, que l'îre onne bin brava dzein, lâi avâi de, devant de lâi ni son baluchon.

— Dis-vâi, Louis, te t'èin va rido lilein, t'è faut mè djurâ que t'âodri âo pridzo tote lè de meindze.

Et lo valet lâi djurâ cosse, vo sède, quemet on djurâvè lè z'autro coup, quand on îre oncore dâi z'ècouli: « Crâi de bou, crâi de fè. Se di dâi dzantie, vè ein einfè. »

Mode dan po lè z'Allemagne ein tchurleim on bocon, cà l'avâi poaire de s'èinnouyi gros. Quand fu lè, la demeindze matin, demande à sa maitra iò sè tegnâi lo pridzo, que l'avâi promet à la mère de lâi allâ et que voliâve pas manquâ, quand bin l'îre su de ne lâi pas com preindre pipetta.

— Lâi a min de moti (église) dein noutro velâdzo, se lâi fâ la fenna ein faux-roman, po cein que l'avâi z'u assebin apprâi lo français pè Basseindze, de la Julie de la Pousta, lo pridzo sè tint dein on pâilo que l'è avau lo velâdzo. Te n'a rein qu'à preindre ci seindâ et

pu t'eintreri iò te verri allà lo mè de dzein. N'è pas bin defecilo.

Lo Louis s'eimmode. Quan fu lè d'avau et que l'eut atteinu on par de menutes, ie voyà ion à dou dzouvenu bin revot que l'eintràvant dein on petit pàilo de la part de veint dau seindà et que portàvnt on petit làvro nà à la man.

— Prào su que l'è ice ! que sè peins ein limmo. L'allàve po lè suivre quand vaitcè dou biau monsu que terivnt d'on autro côté, à bise, et du celn oncora trài z'autro, et pu on valottet et onna damuzalla.

— T'i possibillio, sè dit noutron valet, l'è delè que sè fà lo pridzo que tote lè dzein là vant. De cé n'è rein vu eintrà que cliau dou corps et onna vilhe fenna, l'è prào su onna réunion de l'èglise libra, et que la nationàla va de lè, iò là a la pe grant'eimpartià. Mè que su de la nationàla et que iè risquà de m'einfatta decé !

Adan, quemet vayà oncora on'homme que fasà assebin état de verfi d'ao côté de la nationàla, Louis à Grand sè met à teri derrà sti gaillà. L'arrevirant dinse vè lo pàilo delè, iò on pouàve apècadre pè lè fenitre tot pplein de dzein.

— Aomète ! respet ! que sè fa noutron Louis, la nationàla gagne asse bin dein lè z'Allemaigne que pè lo Dzorot.

Et s'einfatte dein cli l'ottò iò vâi on moui de mondo que l'avnt ti lè càodo per dessu la tràbillia et lo tsapi su l'orollie.

Sè trovàve dein on cabaret.

MARC A LOUIS.

Il a vu. — Deux individus, pris de vin, se chamaillent violemment dans une auberge.

— Propre à rien ! canaille ! filou ! lâche ! Tu fais le malin parce que tu as un bâton, dis ! Mais, pose-le donc et tu vas voir !

L'autre, confiant, jette à terre son bâton.

Son adversaire le ramasse et frappe à tour de bras :

— Hein ! j'et'avais bien dit que tu allais voir.

Effet du froid. — Un marchand de combustibles du canton nous envoie la missive suivante, qu'il reçut, dans le courant de l'hiver, d'une de ses connaissances :

« Chair mossieur, faite-moi le plaisir de m'envoyer deux sent quilo de coqs, car il fait bien frois. »

Ils sont deux ! — Après six ans de mariage, notre ami P... voit enfin le ciel bénir son union. Un beau garçon lui est donné. Sa joie ne connaît plus de bornes.

Une heure à peine s'est écoulée depuis l'heureux événement lorsque un commissionnaire se présente, porteur d'une lettre,

— Pour qui est-elle ? fait P...

— Pour vous, pour monsieur P...

— Pour M. P... Mais lequel, le père ou le fils ? Nous sommes deux, maintenant.

Une curieuse histoire.

Le Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

VII

Apti Bacha qui dans ce moment se rappella sa condition passée, et ce qu'il devoit à Bellefonds, résolut de reconnoître dans la personne de Du Mont les obligations qu'il avoit à son compatriote, et sans se faire connoître continua à aller tous les jours dans ce jardin s'entretenir avec cet esclave, au sort duquel il s'intéressoit toujours d'avantage par les qualités qu'il découvrait en lui ; et comme un bienfait augmente de prix par la manière dont il est accordé, il ne tarda pas à le faire appeler.

Il lui dit qu'il lui rendoit la liberté, mais qu'il lui fournirait toutes les facilités possibles de retourner dans sa patrie, en le faisant conduire en toute sûreté chez l'Ambassadeur de France à la cour Ottomane, où on lui remettrait d'ailleurs tout ce qui pourroit lui être nécessaire pour son voyage ; que la seule chose qu'il exigeoit de lui étoit qu'à son retour en France il remit en main propre une lettre à Bellefonds, et qu'il lui dit tout ce qu'il savoit de lui.

Quand tout fut prêt pour son départ, comblé des bienfaits du Bacha, il prit congé de lui, et en mouillant de ses larmes les mains de son libérateur il lui laissa voir le plaisir extrême que lui causoit l'espérance de revoir son pays.

L'amour de la patrie, ce sentiment que la nature imprime dans le cœur de tous les hommes se réveilla dans ce moment là dans celui du Bacha, il se retraça en caracteres de feu la terre qu'il avoit vu naître, la paix et l'innocence des premières années de sa vie, ses proches qu'il avoit affligés par sa fuite et sa religion qu'il avoit abandonnée ; au milieu de sa grandeur et de sa prospérité ces réflexions portèrent le trouble dans cette ame forte, mais l'habitude et les circonstances plus fortes que la raison calmerent bientôt cette agitation momentanée qui ne fut qu'un coup de soleil suivi d'un épais nuage.

Il vivoit tranquille et heureux à Bender, et y jouissoit, dans l'abondance, de sa réputation et de sa fortune, loin de se livrer à un luxe mol et effeminé, il y menoit une vie active et laborieuse, et si, en remplissant tous ses devoirs, il desiroit d'être utile à son Maître, son ambition ne le portoit pas au-delà du cercle qui l'environnoit, il auroit voulu être oublié du Grand Seigneur et du Divan, surtout depuis que Kiuperli n'étoit plus.

Il goûtait donc en paix toutes les douceurs d'une vie raisonnable, lorsque les Hongrois révoltés pour se soustraire au joug de la Maison d'Autriche, ou plutôt à la tyrannie de l'Empereur Leopold, appelèrent les Turcs à leur secours en 1682. L'année suivante le grand Vizir Cara Mustapha, joint par les Hongrois, marcha droit à Vienne à la tête d'une armée de deux cent mille hommes.

Apti Bacha fut tiré de sa retraite pour être de cette expédition ; quoiqu'il eût conservé tout son goût pour la guerre, il ne quitta pas sans regret Bender, où maître, et en quelque sorte indépendant, il avoit passé un tems qui auroit pu le disputer aux plus belles années d'un homme né dans la plus grande fortune.

Tout le monde sait qu'à l'approche de l'armée Ottomane Leopold quitta sa capitale et laissa au Duc Charles de Lorraine le soin de la défendre, et personne n'ignore que ce Prince ne pouvant plus tenir avec une garnison dont le fond n'étoit que de seize mille hommes, Vienne alloit être prise, lorsque le 12. Septembre 1683. Jean Sobieski, Roi de Pologne, arriva et le sauva.

L'armée Ottomane fut mise en déroute, et fuyant ne s'arrêta qu'à Bude, suivie par le Duc de Lorraine, qui l'année suivante en fit le siège, qu'il fut obligé de lever assez brusquement par la résistance et la bonne conduite du Bacha qui y commandoit ; lequel, étant mort peu après de ses blessures, fut remplacé par Apti Bacha, regardé comme l'Officier général le plus capable de conserver cette place importante, qui étoit le boulevard de l'Empire Ottoman du côté de l'Europe ; si bien que cette fois la gloire du Duc de Lorraine dépendoit de prendre Bude, et celle d'Apti Bacha de la sauver.

Tel fut pour le fond et pour les faits le récit que fit le Bacha au Major Olivier, qui, après quelques réflexions sur ce qu'il venoit d'entendre, reprit le sujet de sa commission, et sans lui rien cacher des dispositions qu'on faisoit au camp pour l'assaut du lendemain, lui fit voir que dans l'état des choses il étoit immanquable que, malgré toutes ses ressources, la place seroit emportée d'assaut et réduite aux plus affreuses extrémités ; que par son opiniâtre fermeté il alloit perdre non seulement sa garnison, mais encore avec elle et lui, tous les habitants de cette malheureuse ville, et qu'il lui paroissoit, et paroitroit à l'Europe et à l'Asie, que ce seroit mal servir le Grand-Seigneur, qui lui avoit confié ses intérêts. Il ajouta, que s'il vouloit accepter une capitulation honorable, il étoit chargé de la lui offrir, et de lui dire de la part du Duc de Lorraine que sa reconnaissance n'auroit de bornes que celles que lui-même voudroit y mettre ; qu'enfin, à des motifs si pressants, il joignoit les sentiments de la plus vive amitié, et l'embrassant avec attendrissement il le conjura de ne pas l'exposer à se voir dès le lende-

main peut-être dans l'affreuse nécessité de lui arracher une glorieuse vie pour laquelle il donneroit la sienne. Après quoi il attendit sa réponse avec un trouble qui ne peut être imaginé que par les ames généreuses. (La fin au prochain numéro.)

Précieux convive. — Oh ! là, là, s'écrie, désolée, une maîtresse de maison, nous sommes treize à table ! Quelle fatalité !

— Ne vous chagrinez pas, chère madame, je mangerai pour deux, fait un des convives.

L'effet contraire. — Un particulier est assis, les jambes pendantes, à l'extrémité du débarcadère, à Morges. Tout à coup il tombe à l'eau.

Des pêcheurs voient la chose, accourent en toute hâte et sauvent le malheureux, qui se débat désespérément.

— Mais, lui demande un de ceux-ci, comment cela vous est-il arrivé ? L'avez-vous fait exprès ?

— Oh ! pour sûr non. N'est-ce pas, j'étais assis là au bout. Je crois que je me suis endormi, j'ai glissé et une fois dans l'eau, je n'y ai plus vu que du feu.

L'inattendu. — Un monsieur, au crâne nu comme un ver, dîne au restaurant :

Soudain, il appelle le garçon et lui montrant un cheveu qu'il vient de trouver dans le potage : « Qu'est-ce que cela ? »

— Mais, monsieur, ce doit être à vous.

Le consommateur, visiblement flatté et esquissant un sourire :

— Ah !... très bien, mon ami, très bien.

Le bon costume. — Madame va faire un petit séjour chez une amie qui habite le Midi. Elle s'est commandée un élégant costume de voyage.

— Vois, cher ami, dit-elle à son mari, c'est un nouveau costume de voyage. Est-ce qu'il me va bien !

— Ma chère, c'est en costume de voyage que je préfère te voir.

Nocturne. — Deux amis, en voyage, partagent la même chambre.

L'un d'eux s'éveille vers une heure du matin.

— Dors-tu ? crie-t-il à son compagnon.

— Non et toi ?

Pour guérir vite et bien. — Madame M... rencontre son médecin.

— Hé, cher docteur, alors ça va mieux ? J'ai appris que vous avez eu la grippe.

— Hélas, comme vous, madame, comme tout le monde.

— Et vous voilà guéri... Qu'avez-vous fait ?

— Rien du tout.

Cinq nouveautés pour la semaine prochaine, au Kursaal : *Les 4 Vincent*, gladiateurs miniatures ; *Frankia*, l'homme-résurrection, chutes et sauts... mortels, s. v. p. ; *Léonidoff*, équilibriste ; *Iris et Artilia*, danse acrobatique ; *Bressy Block*, duettistes mondains. — Demain, dimanche, matinée.

Le froid et l'humidité.

Les personnes rhumatisantes soucieuses de leur santé devraient toujours avoir une provision d'*Emplâtres Allcock*, aujourd'hui universellement reconnus comme remède préventif et curatif de rhumatisme, dont le froid et l'humidité sont si souvent la cause.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.